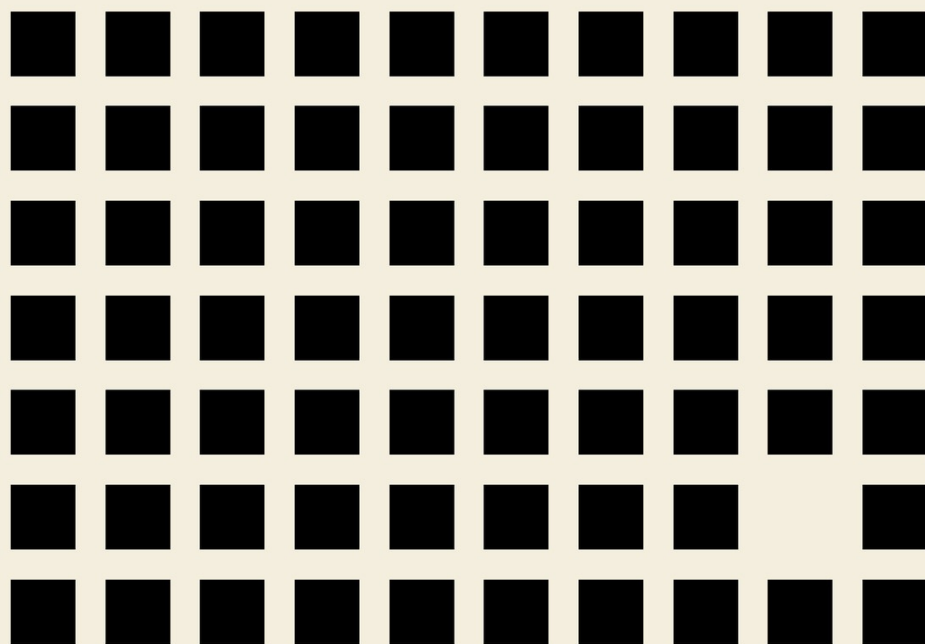


DYLAN PIRAS

L'INSURGÉ

Traité de la guerre des faibles



Dylan Piras

L'insurgé

Traité de la guerre des faibles

© Dylan Piras, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1571-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVERTISSEMENT

Ce livre traite d'un problème militaire précis : comment une force très inférieure en hommes, en matériel, en renseignement et en puissance de feu conserve une capacité de combat devant une armée conventionnelle qui envahit ou occupe son pays. Il ne traite ni de la légitimité de cette lutte, ni de ses fins politiques, ni du droit qui l'encadre. Ces questions existent, elles sont graves, elles relèvent d'autres ouvrages.

Le lecteur n'y trouvera aucune indication de fabrication d'armes, d'explosifs ou de dispositifs de piégeage, aucune procédure d'emploi destinée à provoquer directement des blessures ou la mort. Là où le développement deviendrait opératoire, il s'arrête au niveau doctrinal, historique ou descriptif. Cette limite n'est pas une précaution d'éditeur : elle correspond à ce qui est réellement utile pour comprendre la guerre des faibles, qui se joue beaucoup moins dans les recettes que dans l'organisation, le terrain, le temps et la discipline.

Sur les sources, la règle a été simple. Aucune référence n'a été fabriquée, et chaque notice a été vérifiée sur le document lui-même ou sur le catalogue de son éditeur. Lorsqu'une information n'a pas pu être établie à partir d'un document accessible et identifiable, elle a été retirée plutôt que remplacée par une approximation. Les chiffres contestés sont donnés avec leur fourchette et leur origine ; ceux qui reposent sur une source unique ou sur le témoignage d'un seul camp sont signalés comme tels. Les notes renvoient à des règlements militaires publics, à des travaux universitaires, à des rapports d'institutions et à des ouvrages d'historiens. Les adresses électroniques ont été vérifiées en août 2026.

Le lecteur voudra bien distinguer, dans les pages qui suivent, cinq registres que rien n'oblige à confondre : le fait établi, l'interprétation historique, la doctrine officielle d'une armée, le retour d'expérience de combattants et l'hypothèse de l'auteur. Le texte signale à chaque fois de quoi il parle. Cette précaution paraîtra pesante ; elle est la condition d'un livre utile. Les guerres récentes produisent une littérature abondante, souvent hâtive, où l'observation d'un mois devient une loi générale et où le témoignage d'un bataillon vaut doctrine. La guerre en Ukraine, en particulier, est encore trop proche pour livrer des conclusions définitives.

SOMMAIRE

Avant-propos. Pourquoi le faible peut combattre le fort

Première partie. Devenir une force

Chapitre premier. La guerre du faible

Chapitre II. Du civil au combattant

Chapitre III. Organiser l'unité

Chapitre IV. Armes, munitions et équipements

Deuxième partie. Combattre

Chapitre V. Les fondamentaux du combat terrestre

Chapitre VI. Combattre dans la ville

Chapitre VII. Tenir le terrain

Chapitre VIII. Les autres milieux

Chapitre IX. La nuit

Chapitre X. Rompre le contact

Troisième partie. Survivre au champ de bataille moderne

Chapitre XI. Voir sans être vu

Chapitre XII. Drones, capteurs et guerre électronique

Chapitre XIII. Face aux blindés, à l'artillerie et à l'aviation

Chapitre XIV. Le blessé, l'eau et la munition

Quatrième partie. Les leçons du réel

Étude I. Varsovie, 1944

Étude II. Grozny, 1994-1995

Étude III. Falloujah, 2004

Étude IV. Mossoul, 2016-2017

Étude V. La guerre en Ukraine depuis 2022

Conclusion

Glossaire des termes et acronymes

Chronologie

Bibliographie générale

Index

POURQUOI LE FAIBLE PEUT COMBATTRE LE FORT

Une armée d'invasion arrive avec ses divisions, son artillerie, ses moyens de transmission, ses hôpitaux de campagne, ses satellites et ses stocks. En face, on trouve des hommes et des femmes qui, six mois plus tôt, réparaient des voitures ou enseignaient l'histoire, quelques centaines de fusils, des véhicules civils, des radios achetées dans le commerce et une connaissance intime du terrain. Le rapport des forces, dans tous les domaines qui se mesurent, est écrasant. Il l'est au point qu'un observateur raisonnable conclura que le combat est sans objet.

Cette conclusion raisonnable est démentie par l'histoire avec une régularité qui interdit de la tenir pour une exception. Les Espagnols contre Napoléon, les Boers contre l'Empire britannique, les Chinois contre le Japon, les Yougoslaves et les Grecs contre la Wehrmacht, les Vietnamiens contre la France puis contre les États-Unis, les Afghans contre l'Union soviétique puis contre une coalition occidentale, les Tchétchènes contre la Russie : dans tous ces cas, une force très inférieure a tenu, parfois pendant des années, parfois jusqu'à obtenir un résultat politique. Elle n'a presque jamais gagné de bataille rangée. Elle a fait autre chose.

Le présent livre cherche à décrire précisément cette autre chose, dans ses aspects militaires, à l'échelon où elle se joue réellement : le groupe, la section, la compagnie, l'ensemble de quelques centaines d'hommes qui tiennent un quartier, une vallée ou une portion de forêt.

LE PROBLÈME POSÉ

Le problème du faible n'est pas de vaincre. Il est de rester une force. Une force, au sens militaire, est un ensemble organisé qui peut recevoir une mission, se déplacer, se protéger, ouvrir le feu, encaisser des pertes et recommencer le lendemain. Une bande d'hommes armés qui se disperse après le premier engagement et ne se reforme pas n'est pas une force : c'est un incident. Toute la difficulté tient dans cette distinction.

Deux quantités s'opposent. La première est l'effet que l'on produit sur l'adversaire : pertes infligées, mouvements retardés, itinéraires interdits,

ressources détournées, temps consommé. La seconde est ce qu'il reste de soi après avoir produit cet effet. La force conventionnelle peut se permettre de mal arbitrer entre les deux, parce qu'elle dispose de réserves, de relèves, d'une chaîne de réparation et d'un flux de remplaçants. Le faible ne le peut pas. Chaque combattant tué est irremplaçable à court terme ; chaque cache découverte l'est aussi ; chaque radio brûlée par le brouillage met des semaines à être remplacée.

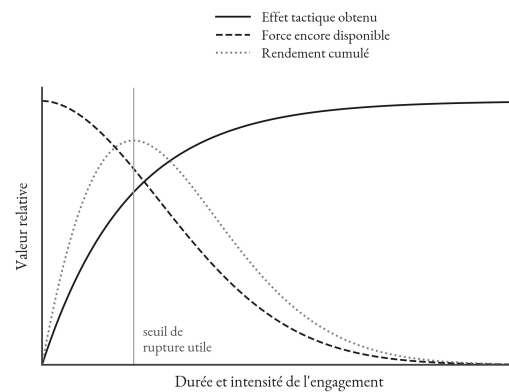


Figure 1. Le dilemme fondamental de la force faible.

Source : auteur.

Le raisonnement se laisse représenter, à condition de ne pas confondre le schéma avec une loi. Plus un engagement se prolonge et s'intensifie, plus l'effet obtenu grandit, mais il grandit de moins en moins vite, parce que l'adversaire réagit, appelle ses appuis et rétablit le rapport de forces local. Dans le même temps, ce qui reste de la force engagée décroît, d'abord lentement, puis très vite, à mesure que l'adversaire concentre ses moyens. Il existe donc, pour chaque action, un point au-delà duquel continuer coûte plus qu'il ne rapporte. La compétence tactique du faible se ramène en grande partie à savoir où se trouve ce point et à s'imposer de le respecter.

Cette discipline est contre-intuitive. Elle demande de rompre le contact au moment où le combat semble tourner à l'avantage, de renoncer à achever un adversaire ébranlé, de laisser un objectif que l'on vient de payer cher. Elle heurte l'instinct du combattant et, plus encore, celui de ses chefs politiques, qui réclament des résultats visibles. Une part importante des défaites de guérilla vient de là : d'unités qui, ayant réussi, ont voulu réussir davantage.

CE QUE LE FAIBLE POSSÈDE

L'inventaire des infériorités est vite fait, et le chapitre premier s'en charge. L'inventaire des avantages demande plus de soin, parce qu'il est encombré de lieux communs.

La connaissance du terrain en est un. Elle est réelle, mais elle s'use : un quartier détruit par l'artillerie ne ressemble plus au quartier où l'on a grandi, les repères disparaissent, les itinéraires sont coupés par les gravats. Elle se transmet mal, aussi, dès que l'unité reçoit des renforts venus d'ailleurs.

Le soutien de la population en est un autre. Il est décisif quand il existe, mais il n'est jamais acquis, et il se retire lorsque les représailles deviennent insupportables ou lorsque la force locale se conduit en prédateur. Stathis Kalyvas a montré, sur un large corpus de guerres civiles, que le comportement des habitants dépend beaucoup moins de leurs préférences politiques que du contrôle effectif exercé sur le terrain où ils vivent¹.

Restent trois avantages plus solides, parce qu'ils tiennent à la structure même de la situation.

Vient d'abord le choix du moment. Une force qui n'a pas de terrain à tenir, pas de convoi à escorter, pas de mission imposée par un échelon supérieur pressé, décide seule de quand elle combat. Cette liberté est la ressource la plus précieuse dont elle dispose, et la plus facile à gaspiller.

On trouve ensuite la faiblesse des besoins. Une section légère consomme, par jour et par homme, quelques litres d'eau, deux à trois kilogrammes de vivres, des piles, et une quantité de munitions qui dépend entièrement du nombre d'engagements acceptés. Une compagnie mécanisée consomme du carburant, des pièces de rechange, des obus, et exige des itinéraires praticables. Cette asymétrie logistique est le véritable fondement de la guerre des faibles, bien plus que le courage ou la ruse.

Vient enfin le temps. L'envahisseur combat loin de chez lui, avec un calendrier politique et un coût qui se cumule. Celui qui défend son propre pays n'a nulle part où rentrer. Andrew Mack en avait tiré, dès 1975, une

explication politique de la défaite des grandes puissances dans les petites guerres : l'asymétrie des enjeux produit une asymétrie des volontés, et la partie qui joue sa survie tient plus longtemps que celle qui joue son prestige². L'argument est éclairant, mais il explique la fin d'une guerre, pas sa conduite. Il ne dit rien de la manière de survivre aux quatre années qui précèdent le moment où l'adversaire se lasse.

CE QUE CE LIVRE N'EST PAS

On ne trouvera pas ici de théorie générale de l'insurrection. La littérature en compte plusieurs, souvent liées à un contexte historique déterminé : la guerre populaire prolongée de Mao, la théorie du foyer révolutionnaire de Guevara, la contre-insurrection de Galula et de Trinquier lue à l'envers³. Ces textes seront cités quand ils apportent quelque chose de tactique, ce qui arrive moins souvent qu'on ne le croit.

On n'y trouvera pas davantage l'affirmation que le faible finit toujours par l'emporter. Ivan Arreguín-Toft, en examinant deux siècles de conflits asymétriques, estime que la partie matériellement inférieure a obtenu gain de cause dans environ trois cas sur dix, avec une proportion croissante au cours du vingtième siècle⁴. Trois sur dix : la statistique autorise l'espoir, elle interdit la certitude. Elle repose du reste sur un corpus discuté, sur une définition contestable de la victoire, et elle mêle des situations que peu de choses rapprochent.

En dernier lieu, ce livre ne prétend pas que la guerre des faibles serait moins meurtrière ou plus honorable que l'autre. Elle est presque toujours plus meurtrière pour les civils, plus longue, plus destructrice pour le pays où elle se déroule. Clausewitz, qui consacre à l'armement du peuple un chapitre bref et prudent, énumère les conditions qui la rendent possible et rappelle qu'elle ne remplace pas une armée : elle l'accompagne, elle la prolonge, elle occupe le vide qu'elle laisse⁵. Rien de ce qui suit ne contredit ce jugement.

COMMENT LE LIVRE EST CONSTRUIT

La première partie traite de la constitution de la force : ce qu'exige le passage du civil au combattant, comment s'organise une unité qui n'a ni école ni dépôt, ce que valent les armes qu'elle peut espérer mettre en ligne.